

**PAGES**

**MANQUANTES**

LA

# SEMAINE RELIGIEUSE

## DE MONTREAL

---

10ME ANNÉE. SAMEDI, 22 OCTOBRE 1892. Vol. XX, No 17

---

### SOMMAIRE :

I Vingtième dimanche après la Pentecôte. — II Colombie Britannique : mission Sainte-Marie (suite et fin) — III Xavier Marmier. — IV Nos maisons d'éducation à l'exposition universelle de Chicago. — V Christophe Colomb. — VI Le Rosaire du vieux soldat. — VII Les Frères de la Charité : l'École de Réforme de Montréal. (suite) — VIII Décret « Urbis et Orbis » au sujet de la fête de saint Joseph. — IX Biographie. — X Chronique. — XI Aux prières.

---

### VINGTIEME DIMANCHE APRES LA PENTECOTE

---

« Jésus lui dit : Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous  
ne croyez pas. »

I. Le Seigneur, avant d'exaucer les supplications de ce père affligé, lui adresse une parole sévère qui dut augmenter son inquiétude douloureuse. Il lui reproche son manque de foi ; car il pense au salut de cette âme, et il veut la guérir avant de rendre la santé corporelle au fils. Le céleste Médecin en agit souvent ainsi envers les âmes languissantes. Au lieu de les exaucer, il semble augmenter leurs peines. Ce procédé est un remède ; car notre cœur, parfois dur et insensible, a besoin d'une secousse pour s'épancher avec plus d'abondance, comme le caillou a besoin d'un choc pour donner des étincelles.

Les retardements de Dieu produisent un redoublement d'instances ; et d'après le temps des épreuves, les consolations surpassent les peines.

II. L'exemple du personnage de Capharnaüm nous montre que la douleur est une des conditions les plus favorables au triomphe de la grâce et au réveil de la foi : car, tandis que les prospérités de la terre épuisent la vie spirituelle, énervent le sens des cho-

ses de Dieu, et produisent un rassasiement factice qui éloigne l'homme des biens véritables, les adversités, au contraire, le rappellent à Dieu, en détruisant les illusions et les rêves qui endorment la conscience. A ce point de vue, les souffrances, les déceptions, la privation des objets qu'on aime, les coups sanglants des afflictions, sont des moyens dont Dieu se sert pour faire luire, à travers les plaies de notre cœur, un rayon de sa grâce ; si bien que David, pénétré de cette vérité, témoigne que la tribulation a dilaté son espérance ; et il regarde chaque adversité comme une visite du Seigneur. De là ces paroles : « Votre verge, Seigneur, et votre bâton m'ont consolé. »

## COLOMBIE BRITANNIQUE (1)

### Mission Sainte-Marie

#### II

Les préparatifs de la *Passion* sont terminés, et le soleil n'est pas épouvanté d'éclairer ce spectacle qui n'est qu'une pieuse image du drame effrayant et sombre du Golgotha ; il a chassé devant lui les nuages afin que du haut du ciel les anges puissent contempler, non plus avec désolation, mais avec joie, les diverses péripéties de la grande tragédie.

Les acteurs et les costumes, les chœurs, les décors, tout est prêt ; et tous ceux qui doivent prendre part à la procession se groupent et s'organisent au pied de la colline. J'y descends en toute hâte afin de mieux voir la marche ascensionnelle de la procession.

Enfin la cloche tinte au clocher de la chapelle, et le défilé commence.

En tête marchent les femmes, rangées sur deux lignes, et ce sont elles qui entonnent — chaque groupe dans sa propre langue — ce cantique populaire dont l'air est connu de tous, et qu'on pourrait appeler une plainte :

Au sang qu'un Dieu va répandre  
Ah ! mêlez du moins vos pleurs  
Etc.

Après les femmes s'avancent les jeunes filles, puis les jeunes

(1) Dans la 1re partie de ce récit il s'est glissé quelques fautes d'impression que nous devons rectifier. Page 252, ligne 14, au lieu de " il est surtout un voinior, et le plus riche de tous les veïnlor, " lire : il est surtout un vicier et le plus riche de tous les viviers. Ligne 310, au lieu de " Deux grandes tentes, églises dressées, " lire : Deux grandes tentes-églises dressées.

garçons et enfin les hommes — tous formant deux lignes parallèles, et tous chantant le même air mélancolique, chacun dans la langue de sa tribu.

On serait porté à croire qu'il en devait résulter, comme ensemble, une cacophonie atroce ; mais non, et cependant, tandis que les hommes encore au bas de la colline chantaient le premier quatrain du cantique, les femmes, arrivées au sommet, poursuivaient le second quatrain, de leurs voix aigües :

Puisque c'est pour vos offenses  
Que ce Dieu souffre aujourd'hui,  
Animés par ses souffrances  
Vivez et mourez pour lui !

A distance, tous ces chœurs différents alternés et mêlés formaient une harmonie étrange, puissante et pleine de vibrations émouvantes. Je me sentais emporté dans un monde idéal, et, fermant les yeux, je me demandais s'il n'y avait pas au-dessus de moi dans les sphères supérieures un concert d'êtres surnaturels.

Le spectacle auquel j'assistais allait être la représentation du plus grand des drames, et je songeais aux chœurs des tragédies antiques, surtout à ceux du Prométhée d'Eschyle ; mais ce que je voyais et entendais était plus beau parce que c'était plus vrai.

Le vrai Prométhée, je l'avais sous les yeux. Au sommet de la colline, figure du Calvaire, son divin corps resplendissait dans sa blancheur immaculée, couvert de la pourpre de son sang. Comme le héros d'Eschyle, il était cloué à son gibet, le côté ouvert, pour que le vautour de l'impiété puisse continuer toujours de dévorer ce cœur dont le sang est aussi inépuisable que l'amour.

Et la procession montait toujours en chantant, décrivait un grand M sur le flanc de la colline dramatique, au milieu des oriflammes flottantes et des guirlandes de verdure. Et dans les bois voisins, les oiseaux mêlaient leurs voix à celles des hommes, et s'élançaient vers le ciel avec de grands coups d'ailes et des cris d'amour.

Ah ! sans doute, si le monde surnaturel nous avait alors révélés ses mouvements mystérieux et invisibles, nous aurions vu des essaims d'âmes s'élançant aussi vers les cieux, emportées par la passion de l'immortel Crucifié !

Pendant que la procession gravissait la colline, les personnages des tableaux de la Passion se groupaient au sommet dans la grande avenue qui longe le bord de l'escarpement. Tous revêtus

des costumes qui convenaient à leurs rôles respectifs, et dans les poses qui leur étaient assignées, ils formèrent huit tableaux, espacés de quinze à vingt verges, entre les deux lignes de la procession.

Nous avons rarement vu un spectacle plus impressionnant que cette vivante illustration de la *Voie Douloureuse*, commençant au jardin des Olives et se terminant au Calvaire.

Le premier tableau représentait l'Agonie de Jésus à Gethsémani, et le personnage du Christ, prosterné sur le sol, semblait profondément pénétré de son rôle ; tous les traits de sa physionomie exprimaient admirablement la supplication et la souffrance. Dans un pli du sol, six Indiens, bien groupés et couchés, représentaient les apôtres endormis.

Dans le second tableau, des soldats romains, portant tuniques et casques, armés de lances et de boucliers, saisissaient et garottaient Jésus, qu'on aurait pris pour la statue de la Résignation.

Le troisième tableau figurait la condamnation du Sauveur par le gouverneur romain. Pilate, somptueusement vêtu et assis sur un trône, se lavait les mains dans un bassin où un esclave, debout à côté du trône, versait de l'eau. Le Christ, enchaîné et les yeux baissés, semblait écouter avec soumission la sentence inique, tandis que plusieurs juifs, sombres et méchants, fixaient sur lui des regards furieux.

Le quatrième tableau était une image très réaliste de la flagellation. Attaché, les mains derrière le dos, à une colonne basse, et nu jusqu'à la ceinture, Notre Seigneur s'inclinait sous les coups des bourreaux qui tenaient leurs fouets levés, et ses épaules, ses reins et sa poitrine ruisselaient de sang.

Le même réalisme se retrouvait dans le cinquième tableau qui représentait le couronnement d'épines. Vêtu d'une longue robe blanche, et assis sur une chaise grossière, le Sauveur était entouré de Juifs et de soldats, et deux d'entre eux ajustaient la couronne d'épines à son front, d'où le sang coulait sur sa face auguste.

Mais nous avons été tout particulièrement impressionné par le sixième tableau, et l'Indien qui personnifiait Jésus nous a paru rendre avec une vérité effrayante la chute de Notre-Seigneur sous le fardeau de la croix. Revêtu d'une grande tunique rouge, le front couronné d'épines et ensanglanté, les cheveux en désordre et retombant en larges mèches sur sa figure souillée de sang et de poussière, il était presque étendu sur le sol, sa lourde croix en travers sur ses épaules. Des soldats cruels le rouaient de coups

pour le forcer à se relever, et lui, appuyé sur sa main gauche et soutenant la croix de sa droite, redressait à demi la tête et regardait ses bourreaux avec une tristesse indicible, tandis qu'une femme indienne, figurant sainte Véronique, s'avancait avec un voile tendu pour essuyer son visage.

Après le septième tableau qui nous montrait Jésus rencontrant les femmes de Jérusalem et échangeant avec elles des regards attristés, la procession, chantant toujours son lugubre cantique, arrivait enfin au sommet du Calvaire.

Un grand crucifix, représentant le Christ de grandeur naturelle, y était planté. Une femme sauvage, portant le costume que les peintres attribuent généralement à Madeleine, accroupie sur ses genoux, embrassait le pied de la croix de ses deux bras et baisait les pieds du Sauveur. Elle tournait le dos au public, et son abondante chevelure noire recouvrait ses épaules et flottait jusqu'à sa ceinture ; mais quelques tresses tombaient sur les pieds du Christ et semblaient les essuyer.

Grâce à certain mécanisme qu'un sauvage fit mouvoir dans le crucifix, le sang commença à couler des plaies du Sauveur. De son côté ouvert, de ses mains et de ses pieds percés, de sa tête couronnée d'épines, des jets de sang coulèrent lentement sur son corps, blanc comme neige, et tombèrent goutte à goutte sur la chevelure et les vêtements de Madeleine.

Tous les chants cessèrent, et la foule agenouillée, en proie à la plus poignante émotion, se mit à prier.

Les Indiens psalmodiaient des prières dans leurs langues respectives et en latin, et les voix d'hommes alternaient avec les voix de femmes. Pendant longtemps le murmure des voix, tour à tour fortes et mourantes, répandit sur la scène une empreinte de solennité et de tristesse.

Au pied de la croix, Marie Madeleine semblait morte de douleur sous les flots de sang qui l'inondaient. A gauche de la croix, la Très Sainte Vierge se tenait debout, muette de souffrance, les mains jointes, et les yeux, vides de larmes, levés vers le divin crucifié. A droite, se tenait saint Jean dans l'attitude de la douleur sans espoir. En arrière étaient groupés des Juifs aux costumes variés, des soldats et des cavaliers romains portant des lances et des épées. L'un d'eux portait aux lèvres du Sauveur une éponge trempée de fiel et de vinaigre ; et tous ces personnages ne bougeaient pas plus que des statues.

On sentait peser sur la foule une oppression douloureuse, et le silence qui avait succédé aux prières ajoutait encore au sombre caractère de la lugubre scène, lorsque les chefs des tribus se levèrent, et dirent, chacun dans sa langue : « Le Christ est mort ! Le Christ est mort ! »

Quelques sanglots étouffés rompirent seuls le silence qui suivit ; des larmes jaillirent de bien des yeux, et les psalmodies plaintives recommencèrent.

Peu à peu cependant les prières se turent, et les personnages du drame se dispersèrent. La foule silencieuse et recueillie s'écoula. Le soleil se voila d'épais nuages, et une pluie tranquille et chaude recommença à tomber. C'était le ciel mêlant ses larmes à celles de la terre.

Je m'approchai du crucifix solitaire. Les planches de l'estrade où il était fixé étaient toutes rougies et le sang du Christ coulait toujours.

O sang de mon Sauveur, c'est ainsi que tu couleras sur la terre jusqu'à la fin des temps, afin de laver les péchés sans cesse renouvelés de notre triste humanité !

Ah ! qu'ils étaient loin de soupçonner cette merveille les bourreaux qui ont crucifié Jésus ! Quel sens profond se cachait dans cette parole divine prononcée à leur sujet : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ! »

Non, ils ne savaient pas que ce sang qu'ils versaient était une fontaine de vie dans laquelle l'humanité était régénérée ! Ils ne savaient pas que ce sang dont ils croyaient avoir épuisé les dernières gouttes en perçant le divin cœur, continuerait d'arroser la terre, et que dans les régions les plus lointaines et dans les solitudes les plus sauvages, il coulerait sur des autels pendant des siècles et des siècles !

\* \* \*

A 7 h. P. M. tous les habitants du camp sauvage remontèrent la colline, musique en tête, et se massèrent dans la grande tente cathédrale, élevée à quelques pas du calvaire. Ils y récitèrent le chapelet, qui fut suivi de la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement. Mgr Durieu, évêque de New Westminster, officiait, et les autres évêques assistaient au chœur. Tous les sauvages chantaient les hymnes du *salut* avec un ensemble étonnant.

Le camp des sept tribus offrait dans la soirée un panorama des plus pittoresques. Des centaines de feux pétillaient aux portes des tentes, et projetaient au loin des reflets rougeâtres et trem-

blotants. Hommes, femmes et enfants, accroupis en cercle autour des feux, fumaient et causaient. Pendant quelque temps les papasses crièrent, les chiens aboyèrent et hurlèrent ; puis le silence se fit, les feux s'éteignirent, et l'on ne vit plus passer que quelques ombres errantes à travers les tentes.

Le lendemain matin une cérémonie funèbre imposante eut lieu dans la grande tentecat-hédrale ; c'était un service solennel pour le repos de l'âme du regretté évêque de New Westminster, Mgr d'Herbomez. Sa grandeur, Mgr Lemans, évêque de Victoria, officiait.

La fanfare des Indiens exécuta avec une rare perfection les marches funèbres les plus connues ; et tous les motets, le *Kyrie*, le *Dies Iræ*, le *Libera* furent chantés, en latin et par cœur, par les quatre ou cinq cents voix de la foule.

J'ai rarement entendu un concert sacré plus grandiose et plus touchant. Une particularité de ce chœur était le chant des jeunes filles sauvages dont les voix sont d'une octave plus hautes que celles des femmes. J'ai cru d'abord, en les entendant, qu'il y avait des violons dans la fanfare et que c'était un accompagnement de chancelles ; je me retournai, et constatai qu'il n'y avait pas d'autres chancelles que des gosiers de jeunes filles. Seules, ces voix seraient criardes ; mais dans ce chœur nombreux et puissant, elles produisaient un effet à la fois curieux et beau.

Et voilà donc, pensais-je, ce que la religion a fait de ces barbares ! Comment les missionnaires ont-ils réussi à les civiliser à ce point ? Comment sont-ils pour leur apprendre à chanter par cœur un hymne comme le *Dies Iræ* ? J'avoue que cela me semble prodigieux.

Le R. P. Lejeune — qui est jeune comme son nom, et fort intelligent — me dit que c'est par la sténographie qu'il leur apprend à lire. Cela me paraît plus extraordinaire encore ; et cependant, l'expérience est faite et le succès incontestable, les enfants sauvages apprennent à lire en huit jours de cette manière.

Voici ce que l'excellent missionnaire écrivait à ce sujet, à ses supérieurs, à la date du 1<sup>er</sup> avril dernier :

« Nouvelle idée, n'est ce pas, que d'apprendre à lire aux sauvages à l'aide de la sténographie ? On me disait, il y a un an : ils ne sont pas capables d'apprendre la sténographie !

« Cependant l'expérience est toute faite : les sauvages ici savent lire, grâce à la sténographie, et cela après une semaine d'école seulement !

« Ce n'est pas tout ; ils ont déjà un petit journal, qui paraît toutes les semaines, et qui a 150 abonnés. C'est non seulement une merveille, mais un coup de la Providence ; car ces pauvres sauvages qui pouvaient à peine apprendre quatre à cinq pages de prières et de catéchisme dans un an, reçoivent maintenant huit pages d'instruction religieuse par semaine...

« Dans nos séances de catéchisme, j'écris sur le tableau en sténographie, un chapitre de l'histoire sainte, ou une prière. A peine est-elle écrite qu'il l'ont déjà lue, et l'apprenne entre eux, sans que j'aie besoin de m'en occuper davantage. Je leur ai appris de cette manière, dans le courant de la semaine les quinze mystères du Rosaire, plusieurs traits de l'Évangile, et l'Histoire Sainte depuis la création jusqu'à Moïse... »

Est-ce que ce mode d'instruction ne pourrait pas être également employé par les Blancs ?

A. B. ROUTHIER.

### XAVIER MARMIER

M. Xavier Marmier, de l'Académie Française, vient de mourir à Paris, à l'âge de 85 ans. Nous savons avec quelle cordialité il recevait tous les Canadiens qui allaient le voir. Notre pays perd en lui un de ses amis les plus dévoués et les plus fidèles. Il a écrit beaucoup, respectant toujours scrupuleusement la foi et la morale. « J'ai publié soixante ouvrages, disait-il un jour devant nous, et la consolation de ma vieillesse est de songer qu'ils ne contiennent pas une seule ligne qui ne puisse être mise sous les yeux d'une jeune fille ou d'un enfant. »

### NOS MAISONS D'ÉDUCATION

#### A L'Exposition Universelle de Chicago

M. le chanoine Bruchési, commissaire de la province de Québec pour la partie scolaire catholique à l'Exposition Universelle de Chicago, a reçu de Sa Grandeur Mgr Bégin, coadjuteur de S. E. le cardinal Taschereau, la lettre suivante qui a été communiquée à nos diverses maisons d'éducation :

Archevêché de Québec, 30 septembre, 1892.

Monsieur le Chanoine,

Le gouvernement provincial de Québec a déjà exprimé à l'épiscopat

son désir de voir nos maisons d'éducation prendre part à l'Exposition universelle de Chicago.

Il y voit une œuvre de patriotisme et de zèle à accomplir, et c'est pour ce motif qu'il vous a choisi comme l'un de ses commissaires.

Il a de plus déclaré qu'il se chargerait des dépenses qui en résulteraient, telles que frais de transport, d'installation, etc...

Ce projet a été soumis aux évêques, lors de leur dernière réunion à Québec, le 29 courant, et je suis heureux de vous dire qu'il a reçu leur entière approbation.

Nous ne pouvons rester indifférents à une entreprise bénie par le Saint-Siège, et pour laquelle l'épiscopat entier des Etats Unis manifeste la plus vive sympathie.

Nous espérons qu'il en résultera un avantage réel pour notre religion et notre nationalité ; car ce sera une occasion magnifique de faire connaître au monde entier les lois scolaires qui nous régissent et les résultats obtenus par notre système d'éducation.

Aussi le désir de Son Eminence le Cardinal Archevêque de Québec et de Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques, est-il que toutes nos maisons d'enseignement, sans exception, se fassent un devoir de répondre à l'appel du gouvernement et commencent sans retard les travaux qui devront figurer à cette grande exposition.

Votre expérience dans les matières d'éducation, le zèle et le dévouement que vous mettez, nous le savons, à remplir la mission qui vous a été confiée, nous en assurent à l'avance le plein succès et Nous prions Dieu de la bénir.

Je demeure, Monsieur le Chanoine,

Votre bien dévoué en N. S.

† L. N., Arch. de Cyrène,

Coadj. de S. E. le Card. Taschereau.

---

## CHRISTOPHE COLOMB

---

Le R. P. Gaffre a fait, le 12 de ce mois, au cercle Ville-Marie, sur Christophe Colomb une éloquente conférence que les journaux ont publiée. Il s'est attaché surtout à faire ressortir la mission surnaturelle de l'illustre Génois. Nous devons nous borner à une courte citation de ce remarquable travail, et nous choisissons la page inspirée à l'orateur par les souffrances dont furent abreuvés les derniers jours de Christophe Colomb :

« Tout héros est au milieu de sa génération comme un drapeau. Or, ce qui fait la beauté du drapeau, ce n'est ni la frange qui l'orne, ni l'or

qui le couvre ; mais bien les blessures qu'il a reçues... Je lisais l'autre jour la description de cette marche triomphale, qui portait sur ses bras les cinquante années glorieuses du sacerdoce de Notre Cardinal. Je suivais à travers les rues de Québec le long défilé des sociétés chrétiennes, des corps militaires, des chars historiques, des fanfares, des bannières... que sais-je ? de tous les souvenirs et de toutes les joies du pays ! Et au milieu, et au dessus du cortège des soldats, des magistrats et des prêtres, une grande vision capt va toute mon attention. Ce n'était ni un étendard flottant, ni une bannière bordée d'or et de soie ; c'était un vieux drapeau, un vieux lambeau de drapeau, un vieux reste de drapeau, si usé, si blessé, si lamentablement déchiré qu'aucune main n'avait osé le délier, qu'aucune main n'avait osé secouer au soleil ses plis sanglants où sommeille une gloire de 150 ans ! C'était l'héroïque relique de Montcalm, le drapeau de Carillon !... Cette dépouille-là éclipsa toutes les jeunes splendeurs qui passaient devant moi. Je fermai les yeux, comme l'on fait pour mieux voir quelque grand souvenir qui se lève au fond de son âme, ou les signes mystérieux que fait l'ombre du passé, un être aimé qui revient. Je l'écoutai religieusement et j'entendis qu'il sortait plus d'acclamations, plus de joies, plus de gloire de cette vieille blessure toujours lièrement ouverte au-dessus de la nation, que de toutes les voix harmonieuses ou éloquents qui se faisaient entendre de toutes parts autour d'elle !.....

Ainsi, messieurs, Dieu vou'ût il que la plus grande gloire qui prépare l'immortalité de ses héros s'échappât par les blessures que lui font ses ennemis ; et c'est pourquoi la marque authentique d'un apôtre a toujours été l'histoire des hommes de Dieu, les cicatrices du martyr.

Certes, Christophe Colomb commande mon respect, quand je l'aperçois couvert du manteau d'écarlate, l'épée du commandement en mains, faisant le premier pas sur ces rivages que son génie livrait aux explorations du Vieux Monde.

Il commande mon admiration quand je le vois dominer de la majesté de sa résolution la révolte de trois navires, affirmer par l'intuition de son coup d'œil, la forme de l'équateur, l'existence du grand courant océanique, et la place exacte de l'isthme par où vont commun quer demain les flots de l'Atlantique et du Pacifique !

Il soulève mon enthousiasme, quand il m'apparaît seul, presque aveugle, brisé de veilles et de privations, triomphant des trahisons des siens par un courage surhumain ; renversant les plans de carnage des sauvages par une sagesse et une prudence inspirées ; surmontant les fureurs de tous les éléments, tempêtes de feu, ouragans gigantesques ; et commandant aux cieux et aux abîmes, l'Évangile en mains, au nom d'une foi qui transporte les montagnes mobiles des cyclones et des trombes chargées de morts !

Mais, quand je contemplo cet homme sans pareil, devenu le jouet de toutes les haines hypocrites, dépouillé, par les intrigues, de tous ses titres, et par les calomnies, de toutes ses affections ; jeté sans un manteau sur la dalle froide d'un cachot, les tors aux pieds et aux mains : ou bien échoué dans une pauvre auberge perdue où il ne peut même payer

son écot ; dans un abandon universel que viennent seuls troubler les injures et les cris de triomphe de ses ennemis ; oh alors ! ce n'est ni le respect, ni l'admiration, ni l'enthousiasme, c'est l'amour intense ! c'est le culte de la Religion qui me prosterne sous cette grande âme meurtrie, et me fait chercher quelque part dans cette ombre auguste une relique de martyr à baiser. »

## LE ROSAIRE D'UN VIEUX SOLDAT

Un vieux soldat, accablé de fatigues et de blessures, se trouvait à l'hôpital. Il avait vieilli dans les camps, mais il avait conservé son âme jeune et toute prête à s'ouvrir aux inspirations de la piété. Un prêtre qui vint le voir lui parla de la dévotion du Rosaire et lui apprit à réciter son chapelet. Le vieux militaire trouva tant de charme et de consolation dans cette prière, qu'il pleurait de l'avoir connue si tard.

« — Si je l'avais connue plus tôt, je l'aurais récitée tous les jours. »

Dans l'ardeur de ses regrets, il s'efforçait de suppléer au temps perdu, et, selon le mot d'un narrateur, il disait son chapelet avec le pas accéléré d'un voyageur qui chemine au soleil brûlant et cherche à gagner l'ombre. N'espérant plus guérir, il disait :

« — Si la Très sainte Vierge voulait bien m'obtenir trois ans de vie, je réciterais autant de chapelets qu'il y a eu de jours dans mon existence. »

Il demanda combien soixante années faisaient de jours. On lui répondit :

« — Vingt et un mille neuf cents. »

Il demanda ensuite combien il faudrait réciter de chapelets par jour pour compléter ce nombre en trois années. On lui dit :

« — Vingt par jour. »

Et le vieux soldat s'imposa cette tâche avec bonheur : nuit et jour il avait son Rosaire à la main, et, en trois ans il arriva ainsi transfiguré et illuminé par sa piété à son vingt et un mille neuf centième chapelet. La mort l'attendait là ; il ne vécut ni un jour ni une heure de plus. Il expira en récitant un dernier *Ave Maria*.

## ARGENT A PRETER A 5%

Les fabriques et communautés religieuses qui ont besoin d'argent pourront s'adresser à M. Ant. Robert à l'archevêché de Montréal, qui doit recevoir prochainement des capitaux assez considérables à placer.

## LES FRÈRES DE LA CHARITÉ

## L'École de Réforme de Montréal

Les années suivantes ne furent marquées à l'École de Réforme par aucun incident particulier. En 1887, le 20 décembre au soir, le feu menace de nouveau l'établissement et du soubassement où il s'était déclaré gagna en quelques instants les étages supérieurs. Heureusement les Frères étaient encore debout et après un travail énergique pendant une demie-heure, on put se rendre maître de l'incendie. " Mais, dit un rapport de l'inspecteur, peu s'en fallut que le vaste bâtiment contenant toutes les boutiques ne fut réduit en cendres pour la deuxième fois depuis quatre ans. Un pareil malheur eut ruiné ce précieux établissement d'où tant d'enfants sont sortis tout-à-fait réformés et fortement décidés à mener une bonne vie."

L'École de Réforme a continué jusqu'à cette époque sous la direction du frère Justinien, esprit sérieux et observateur sévère de la règle, sa mission moralisatrice et son action bienfaisante. Cette action eut été encore plus complète si, par un sentiment d'économie mal entendue, le gouvernement n'avait pendant quelque temps, accordé trop fréquemment des remises de peine et libéré trop tôt un grand nombre d'enfants, avant qu'ils aient eu le temps d'apprendre un métier et surtout avant qu'ils aient pu s'amender et corriger leurs mauvaises habitudes. " Ces pardons hâtifs, dit avec beaucoup de raison, un inspecteur, sont causes d'assez fréquentes récidives et produisent toujours une impression fâcheuse sur les compagnons."

L'influence morale des Frères est malheureusement atteinte par ces grâces intempestives, qui surtout ne devraient être accordées qu'au *mérite* et non à la *faveur*.

Le frère Justinien présenta souvent de justes observations au gouvernement dans ce sens, mais il ne fut pas toujours écouté, malgré la vérité profonde de ses remarques.

Le but, en effet, de l'École de Réforme est tout indiqué par son titre même et il est du devoir des gouvernements de favoriser, de tout leur pouvoir, l'action des Frères : il y va de l'intérêt de la société entière. Or, le temps est un facteur important dans cette réforme des caractères, des mœurs et des habitudes. Ce temps bien employé, donnant à l'enfant des notions utiles pour lui permettre de travailler

fructueusement, devient à son tour un aide puissant pour vaincre ses mauvais penchants, en lui faisant voir les avantages matériels d'une bonne conduite et d'une tenue convenable.

Si nous insistons sur ce point, c'est qu'il nous paraît être d'une extrême importance pour obtenir de l'œuvre des frères de la Charité tout le bien qu'elle peut produire. L'économie est chose secondaire quand il s'agit d'atteindre des résultats moraux d'une valeur inappréciable et les dépenses qui permettront d'arriver à un tel but seront des dépenses productives et vraiment utiles.

Ces réflexions sont suggérées par les constatations suivantes empruntées au rapport d'un inspecteur de la Réforme il y a trois ans : " Agrandissement des bâtisses, changements notables dans les dortoirs, les réfectoires, les salles et les cours de récréations, les salles d'écoles et les ateliers, en un mot, rien n'a été oublié. Si bien qu'aujourd'hui tous ceux qui connaissent un peu cet établissement ne peuvent nier qu'il ne soit égal, sinon supérieur à tant d'autres du même genre. "

(A suivre).

## DECRET « URBIS ET ORBIS »

### Au sujet de la fête de Saint-Joseph

Un décret *Urbis et Orbis* de la Sacrée Congrégation des Rites relatif à la fête de saint Joseph vient de paraître. Il est daté du 15 août 1892.

Il commence par rappeler que la dévotion envers le chaste époux de la Vierge Marie s'est merveilleusement accrue depuis que Pie IX l'a proclamé patron de l'Église universelle et que le Pape Léon XIII a célébré, dans son Encyclique du 12 août 1889, ses gloires éminentes et la puissance de sa protection.

Il en est résulté que des suppliques ont été adressées au Saint-Siège pour que la fête du saint patriarche fût élevée à un rite supérieur. Le Saint-Père, quoique profondément réjoui par ces témoignages de dévotion, n'a pas jugé à propos d'opérer, dans les traditions du culte, le changement qu'on lui demandait.

Toutefois, comme il arrive assez souvent que la fête de saint Joseph, fixée au 19 mars, se trouvant en occurrence avec le dimanche de la Passion ou quelqu'un des jours de la Semaine Sainte, ne peut être célébrée à sa date et doit même être renvoyée assez loin, Sa Sainteté, ayant pris l'avis de la Sacrée-Congrégation des Rites, a décidé que si la fête de saint Joseph

tombait le dimanche de la Passion, elle serait célébrée le lendemain, lundi, et que, si elle tombait un jour de la Semaine Sainte on la célébrerait le mercredi qui suit le dimanche *in albis*, premier après Pâques, les prescriptions des rubriques étant observées pour la translation des fêtes qui tomberaient ces jours là.

## BIBLIOGRAPHIE

*Cinq conférences sur l'Encyclique de Léon XIII de la Condition des Ouvriers par le Rév P. Alexis, capucin (1).*

Nous avons reçu le texte des cinq conférences faites à Ottawa par le Rév P. Alexis sur la dernière Encyclique du Souverain Pontife concernant la question sociale. Cette publication est, comme le dit Mgr l'Archevêque d'Ottawa, « une belle et une bonne œuvre. » La grave parole tombée de la chaire du Vatican a ému le monde entier et porté la lumière là où ne régnait que ténèbres et obscurité. Il était bon que cette parole fut commentée et mise à la portée de tous les auditeurs, car elle les intéresse tous au plus haut point. Il s'agit d'une question vitale et le sommaire rapide de ces conférences en fait ressortir de suite la valeur et l'importance. D'abord l'exposition de la question sociale, le remède du Socialisme en regard duquel est posée la solution de l'Eglise, puis le rôle de l'Etat défini avec une netteté parfaite, enfin le rôle de l'individu considéré au point de vue de son droit d'association. Voilà des sujets bien sérieux, mais traités avec une précision remarquable.

Nous y relevons sur les associations ce qui suit à propos de nos sociétés de secours mutuels et on ne peut qu'applaudir aux sages conseils du savant conférencier :

« Ce que j'admire surtout dans vos sociétés c'est qu'elles ne sentent pas le besoin de s'émanciper de l'Eglise. Soyez assurés que du jour où elles ne seraient plus que des sociétés purement civiles, sans lien religieux, elles ne tarderaient pas à devenir anti-religieuses et à tomber à la remorque de la franc-maçonnerie. Cela est fatal. Nous en avons fait cent fois en Europe la douloureuse expérience. Permettez-moi néanmoins de vous donner quelques conseils. Gardez vos sociétés nationales ; méfiez-vous de ces associations cosmopolites qui peuvent être excellentes, assurément, mais que vous ne connaissez pas. Etendez votre action non seulement sur une spécialité, mais sur tout ce qui est du domaine des secours mutuels : maladies, funérailles, veuves et orphelins. Pour cela il faut être nombreux, ne pas se diviser ; l'union fait la force. »

(1) En vente à l'Institution des Sourds-Muets, Mile-End, près Montréal.

## CHRONIQUE

\*\* Monseigneur l'archevêque de Montréal était à Woonsocket jeudi dernier. Demain il officiera pontificalement à Centreville, Rhode Island, dans l'église des canadiens, dont M. Gaboury est le curé.

\*\* Mgr Racine, évêque de Sherbrooke, a célébré mardi dernier le 18<sup>ème</sup> anniversaire de sa consécration épiscopale.

\*\* Belle et grande fête, à Québec, la semaine dernière, pour célébrer le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique. Sermon à la Basilique par M. Côté; le soir, grand concert à l'Académie de musique, et magnifiques discours par M. le juge Routhier et M. Thomas Chapais. Nous en donnerons des extraits dans notre prochain numéro.

\*\* La mort vient de faire un nouveau vide dans les rangs du Sacré-Collège. Le cardinal Howard s'est éteint, dernièrement, à Brighton, emporté par la phtisie. Il avait 63 ans. Appartenant à la branche cadette des Norfolk, la famille catholique la plus illustre du Royaume-Uni, famille descendant des Plantagenets par Thomas Plantagenet, cinquième fils d'Edouard Ier, il avait servi comme officier dans la cavalerie de la garde anglaise. A 26 ans, il abandonnait la carrière militaire pour entrer au séminaire et se fixait à Rome où son aménité, la distinction de ses manières et sa charité, lui conciliaient d'unanimes sympathies. Remarqué par Pie IX, il était en 1872, sacré archevêque *in partibus* de Césarée. Créé cardinal en 1877, il était depuis 1881 archevêque de la basilique de Saint Pierre. Dans ces dernières années une déplorable maladie l'avait forcé de se retirer en Angleterre.

\*\* Un journal d'Europe écrivait dernièrement que l'Eglise et ses ministres traitèrent durement Christophe Colomb. Le Père Carlino Alvarez répond dans un magistral article, par le témoignage de Christophe Colomb lui-même qui écrivait le 21 décembre 1504 :

« L'évêque de Palenza, depuis que je suis en Espagne, m'a toujours favorisé et a défendu mon honneur; c'est à lui que leurs Altesses Royales doivent la découverte de l'Amérique, puisqu'il me retint au moment où je quittais l'Espagne, découragé. »

\*\* Le général Cialdini vient de mourir à Livourne, à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Pour nous, catholiques, le nom du général Cialdini est intimement lié à l'un des souvenirs les plus douloureux de l'histoire de la Papauté, l'attaque inqualifiable dirigée contre l'armée pontificale à Castelfidardo et le bombardement d'Ancone. S'il est vrai, comme le dit Montaigne, qu'il est des défaites triomphantes à l'envie des plus belles victoires, l'honneur de la journée de Castelfidardo fut tout entier du côté des vaincus, à moins qu'on ne veuille faire un titre de gloire de l'écrasement du droit par le

nombre. Chaque fois que l'histoire citera le nom de Castelfidardo ce sera pour glorifier l'héroïque phalange qui, sous les ordres de Lamoricière et de Charette, défendait les droits imprescriptibles du Saint-Siège.

\* \* Une messe vient d'être célébrée à la pointe du mont Viso, à 3800 mètres d'altitude. Le mont Viso, situé dans le Piémont, est une des montagnes des Alpes le plus élevées et au pied de laquelle le Pô prend sa source.

\* \* Les *Missions catholiques* font remarquer que la Hollande voit de nombreuses conversions au catholicisme. Le journal cite celles du plus grand propriétaire de Someren avec toute sa famille, la femme et la fille du pasteur de cette commune, le recteur Kruijsing, à Bois-le-Duc et le pasteur de Budel, sur la frontière belge; le conseiller d'Etat, M. Des Amorie Van der Hoeven, l'abbé Jonkheer Vin Diehne Van Varick, le député M. le Jonkheer Van den Berch van Heemstede et tant d'autres sont aussi des protestants convertis.

\* \* Extrait d'une lettre pastorale de Mgr Lagrange, évêque de Châlons, à l'occasion de la récente Encyclique de Léon XIII sur le Rosaire :

« Ainsi célèbre la sainte Vierge ce Pape, si brillant de génie, de science et d'éloquence. Et ainsi, entre les préoccupations qui semblent se partager sa grande âme, une harmonie profonde apparaît; la vue et la poursuite d'un but identique, la glorification et le triomphe de l'Eglise, par la doctrine et la prière. Oui, et plus que jamais dans les temps malheureux où nous sommes, il faut prier; c'est l'*alpha* et l'*omega* dans la doctrine et dans la vie chrétienne; prier, et toucher le cœur de Dieu par Notre Seigneur, et le cœur de Notre-Seigneur par sa très sainte et puissante mère. Et non seulement il faut que les âmes prient isolément; mais il est nécessaire que l'âme catholique, que l'Eglise tout entière, en face de périls généraux, imminents, immenses, prie en tant qu'Eglise, et fasse monter au ciel, sous la pression de besoins inconnus peut-être aux siècles passés, la voix d'une vaste supplication; plus que la prière même d'un peuple, le cri de l'humanité. »

### AUX PRIERES

Gabriel de la Madeleine, Montréal.

Ernestine Gravel.

Archange Damour, St Urbain.

---

## VIN DE MESSE

Fabrique par les RR. PP. Trappistes d'Oka.

Les RR. PP. Trappistes d'Oka ont déposé chez

**M. ALBERT GAUTHIER, 1677 rue Notre-Dame,**  
leur vin de messe. M. Gauthier en est le seul dépositaire.

---

ARPOUR & LAPENLE, Imprimeurs, 191 et 193, rue St-Urbain, Montréal.